

Présentation

Bonjour à toutes et à tous. Il est difficile de se retrouver ici chaque jour, jour après jour, mais aujourd'hui l'est plus que jamais, au vu des nouvelles dévastatrices concernant l'invasion terrestre de Gaza, des rapports faisant état de dizaines de morts et de la crainte d'un avenir encore plus sombre. En ce jour particulier, notre invitée, Yael Noy, directrice générale de l'organisation *The Road to Recovery* (*La Route de la Guérison*), apporte une voix qui évoque une autre époque, un monde presque disparu. *The Road to Recovery* est une association israélienne de bénévoles qui transporte des patientes et patients palestiniens de Cisjordanie — et autrefois aussi de Gaza — vers des hôpitaux israéliens pour y recevoir des traitements vitaux. Face au siège destructeur imposé à Gaza, à l'anéantissement de sa population et à l'écrasement continu de la vie quotidienne, on en oublie presque qu'avant le 7 octobre, des habitants de Gaza se rendaient en Israël pour y recevoir des soins médicaux. Nous en avons déjà entendu parler par Dre Michal Feldon (https://www.eyesongaza.net/_files/ugd/b30321_7bde0afd81474efcb98ada35fb82649c.pdf) ainsi que lors d'une conversation avec Osnat, de l'organisation *Gisha*. Bien souvent, *The Road to Recovery* rendait ces traitements possibles — mais plus encore, elle créait des rencontres directes entre Gazaouis et Israéliens, des rencontres que le public juif-israélien a aujourd'hui du mal à imaginer. Yael nous parlera du travail de l'organisation, passé et présent, de ses difficultés et de ses défis. Elle proposera aussi quelques réflexions sur ce qu'il est encore possible — et nécessaire — de faire aujourd'hui. Merci beaucoup, Yael, d'être parmi nous ce soir.

Intervention

Merci beaucoup. Je suis très émue, et j'ai même reconnu parmi les participantes certaines de nos bénévoles. J'ai aussi remarqué qu'il y a ici une nette majorité de femmes, ce qui me touche particulièrement, et je demande aux hommes présents de m'excuser de parler au féminin. Comme Lior l'a dit, je m'appelle Yael. Je suis bénévole à *The Road to Recovery* depuis 2016. Je vis dans le nord du pays, en Galilée occidentale, et peu après le début de mon engagement, Yuval, le fondateur de l'association, m'a demandé de coordonner le passage d'Erez — autrement dit, d'accompagner tous les patients quittant Gaza. Ainsi, pendant trois ans et demi, j'ai vécu en Galilée mais passé mes journées à Gaza. J'étais en contact avec une organisation locale appelée *Basmat al-Amal* (« Sourire d'espoir »), qui s'occupe de malades du cancer à Gaza. Je travaillais en lien direct avec Muhammad Zhozho, un jeune homme d'une vingtaine d'années, fils du fondateur, mon interlocuteur principal. Nous étions en ligne toute la journée, parlant un anglais approximatif, notre langue commune, et chaque jour nous faisions sortir des dizaines de patientes et patients. Il m'envoyait les listes, et chaque soir nous vérifiions ensemble celles du lendemain. Tous les matins, des dizaines de bénévoles des localités du Néguev occidental attendaient au passage d'Erez. Nous récupérions les patientes (j'ai vu ici Yael Shanker, qui passait des heures à les attendre) et les conduisions dans différents hôpitaux en Israël : Sheba, Hadassah, Augusta Victoria ou encore Rambam. Voilà à quoi ressemblaient mes journées pendant trois ans et demi — au cours desquelles j'ai noué des liens avec des dizaines de familles de Gaza, qui sont encore mes amies aujourd'hui. Puis est arrivé le 7 octobre.

Ce jour-là, le passage d'Erez a été détruit. Les localités de la région ont été envahies. Sept de nos bénévoles ont été tués. Je dois avouer que, pendant les deux premiers jours, je n'ai pas osé appeler Gaza, même si, dès cette journée même, des familles de patients nous ont contactées pour demander comment nous allions, si nous étions en sécurité. Des familles de Gaza ont appelé, en plein massacre. Il m'a fallu deux ou trois jours avant de trouver la force de décrocher le téléphone pour savoir ce qu'il en était. Depuis ce jour, mon téléphone conserve des centaines de messages documentant tout ce qui s'est passé depuis le 7 octobre. Chaque jour, sans répit, je reçois des messages d'horreur. Hier, par exemple, alors que je roulais sur la route 22 près des Krayot, j'ai reçu

un message de Muhammad : une vidéo montrant l'immeuble de l'association en train de s'effondrer. C'est tout. Depuis le début de la guerre, Muhammad répétait qu'il ne quitterait pas Gaza, qu'il avait une mission à accomplir, et que même s'il devait mourir, il le ferait en accomplissant son devoir. Mais ces derniers jours, son ton a changé. Il m'a écrit : « Si je peux, je veux quitter Gaza maintenant ».

L'une des familles les plus chères à mon cœur est celle de Nour, une fillette aujourd'hui âgée de 14 ans. Elle a passé des années à l'hôpital Rambam. Elle y a subi une greffe de rein et de foie, donnée par sa mère, et un documentaire lui a même été consacré. Cette enfant douce et courageuse avait touché le cœur de mon père. Je viens d'une famille religieuse, issue du sionisme religieux. Mon père allait la chercher au passage d'Erez chaque fois qu'elle sortait [de Gaza]. Cette famille a aussi appelé mon père le 7 octobre. Depuis, Nour et sa mère ont réussi à rejoindre l'Égypte, durant les premiers mois de la guerre. J'ai encore chez moi des médicaments rapportés de l'hôpital Schneider pour elle — des médicaments que nous n'avons jamais pu lui remettre. Mais je reste en contact avec Ibrahim, son père. Il me répétait : « Nous allons bien. Nous avons un puits » (ils vivent à Nuseirat). « Nous avons des arbres, de la nourriture, alhamdoulillah, tout va bien ». Il y a une semaine, il m'a écrit qu'ils n'en pouvaient plus, que Gaza était un cimetière à ciel ouvert, qu'ils attendaient simplement la mort, car la vie n'y est plus possible. Voilà. Chaque jour, toute la journée, nous recevons de tels messages. Sur mon téléphone, j'en ai des centaines, que je garde. Peut-être qu'un jour j'en ferai quelque chose. Mais pour l'instant, c'est notre réalité.

Nous avons essayé d'aider les familles de patients que nous connaissons. Au début de la guerre, nous avons réussi à faire sortir quelques enfants — vers Dubaï, les Émirats, l'Italie. Mais ces six derniers mois, nous n'avons pu aider personne. Tout ce que nous pouvons faire, c'est témoigner de leur détresse. C'est ce que nous faisons aujourd'hui. Mais, malgré toute la douleur et les horreurs vécues à Gaza, dès le 8 octobre nous avons poursuivi le transport des patients depuis la Cisjordanie. Nous ne nous sommes pas arrêtés un seul jour. Chaque jour, nous accompagnons des dizaines de patientes et patients par les points de passage encore ouverts. Tous les passages de travailleurs sont fermés depuis le 7 octobre, mais les passages réservés aux colons restent ouverts, et chaque jour de nombreux patients — surtout de la région d'Hébron — se rendent au Centre Médical de Sheba ou à l'hôpital Rambam (Rambam Health Care Campus).

À toutes celles et ceux qui se sentent aujourd'hui impuissants, sans savoir que faire dans cette période terrible, je peux simplement proposer de rejoindre notre réseau de bénévoles. C'est très facile, vraiment — il n'y a aucun engagement. Chacun conduit quand il ou elle le souhaite, et en une heure, une heure et demie, dans le confort d'une voiture climatisée, on a le sentiment d'agir, de faire quelque chose. J'invite tout le monde à visiter le site de *The Road to Recovery* (<https://www.theroadtorecovery.org.il/>). On peut facilement s'y inscrire comme bénévole : c'est simple, accessible et profondément gratifiant. Cela aide à soulager le sentiment d'impuissance. Et encore une chose : la semaine dernière, nous avons célébré les quinze ans de l'association. Nous avons organisé un grand événement, très émouvant, à la salle de Gan Shmuel. Beaucoup plus de gens sont venus que prévu. Là aussi, nous avons fait entendre les voix de nos amis de Gaza — celles de Muhammad, d'Amal, une fillette que nous avons accompagnée pendant des années, devenue aveugle à cause d'une tumeur cérébrale et vivant aujourd'hui parmi les ruines de sa maison. Nous avons fait entendre leurs voix, celles de nos partenaires en Cisjordanie et de nos bénévoles. Pendant un instant, nous étions simplement ensemble, dans une sorte de réalité difficile à décrire — j'étais tellement émue que je n'étais pas vraiment là, en chair et en os... j'ai un peu perdu pied... mais il y avait quelque chose de profondément réconfortant, qui redonnait un peu d'espoir, ce soir-là. Voilà, je crois que mes huit minutes sont écoulées.